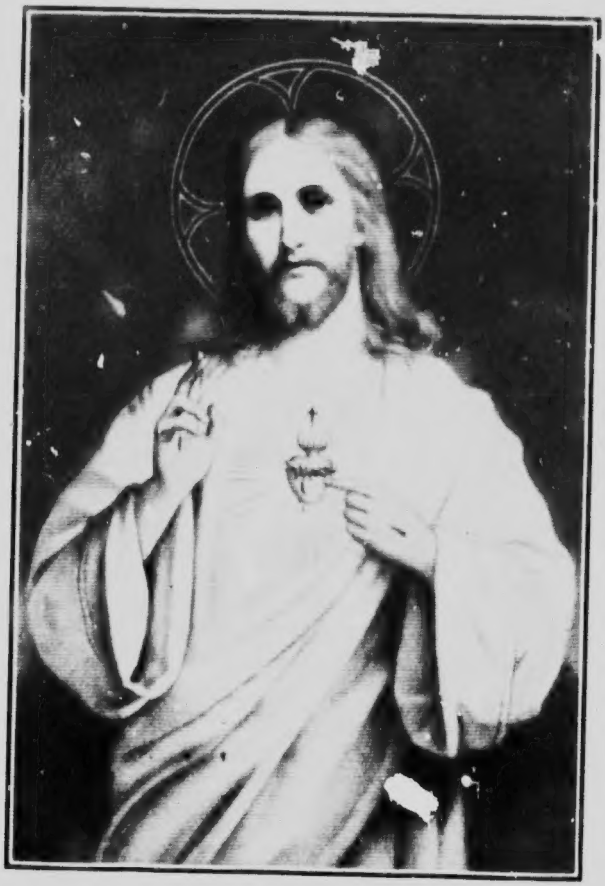
MANUEL PRATIQUE

POUR LES SUPÉRIEURES

DES MAISONS RELIGIEUSES



CŒUR SACRÉ DE JÉSUS,
j'ai confiance en vous
(300 jours d'ind.)

MANUEL PRATIQUE

Pour les supérieures des maisons religieuses

PAR LE R. PÈRE CONSTANZO FRIGERIO, S. J.

Traduit de l'italien

PROVIDENCE MAISON MÈRE
MONTRÉAL
1915

Nihil obstat :

CAROLUS LECOQ, CENSOR DELEGATUS.

Septimo idus junii 1915.

Permis d'imprimer :

Montréal, 30 Juin 1915.

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION ITALIENNE

Ce petit traité est le fruit d'une longue expérience dans l'art de diriger les personnes vivant en communauté.

Il traite franchement, mais discrètement et avec onction, des points les plus pratiques et les plus difficiles dans le gouvernement des communautés de femmes. Ses enseignements sont appuyés sur l'autorité des saints et des maîtres de la vie spirituelle. L'auteur s'est proposé la tâche de former une supérieure qui, au moyen de son union avec Dieu, par la poursuite exemplaire de sa propre perfection, par son zèle pour le bien des religieuses qu'elle gouverne, puisse amasser un fonds de sagesse pratique qui lui permette de les diriger avec suavité et énergie dans la vie spirituelle, et de leur faire aimer le saint joug qu'elles portent. Les moyens et les obstacles énumérés ici

forment un tableau lumineux, où la supérieure trouvera tout ce qu'elle a à faire et à éviter pour se rendre digne du poste qu'elle occupe, et pour remplir dignement dans l'ordre spirituel son office de mère. A cet effet, il serait désirable que ce traité fût très répandu. L'usage cependant doit en être réservé aux supérieures seules, ainsi que le titre l'indique et que le requiert le sujet qu'il traite.

INTRODUCTION

Bien-aimées sœurs en Jésus-Christ,

Me rendant aux sollicitations qui me sont faites, je vous présente ce petit traité avec l'espoir qu'il vous sera utile dans l'office délicat et difficile que vous remplissez. En parlant à une Communauté, on revient constamment sur le même sujet ; celui de l'obéissance à la supérieure ou à quiconque est investi de son autorité. La prudence ne permet pas de donner publiquement des conseils à celle qui gouverne toute une Communauté. Et cependant, celles qui commandent peuvent avoir besoin d'admonition, peut-être plus que leurs inférieures, soit parce qu'étant devenues supérieures elles ne sont pas devenues impeccables, soit parce que la tâche de faire obéir comme il convient est plus difficile que la pratique personnelle de l'obéissance. La supérieure tient la place de Dieu dans la Communauté.

Elle doit diriger les actions de ses sœurs, imprimant à chacune un mouvement conforme à l'esprit de l'Institut. Elle est comme le volant d'une machine : si le mouvement en est irrégulier ou qu'il s'arrête, les conséquences les plus graves devront nécessairement s'ensuivre.

Saint Vincent de Paul remarque un fait constamment prouvé par l'expérience : c'est que le bon état d'une Communauté, en général, dépend en grande partie de la supérieure ; si entre les sœurs il n'y a pas entente, s'il y a relâchement ou désordre, le blâme est généralement et justement imputé aux coupables. Mais la supérieure elle-même, qui se plaint de ces choses, en est souvent la cause. Elle n'a pas su se conduire elle-même ou conduire les autres dans le droit chemin. Sa responsabilité est grave et elle aura un compte sérieux à rendre au tribunal de Dieu. Le Saint-Esprit nous dit : "Le Jugement de ceux qui gouvernent sera très sévère." (*L. de la Sagesse, VI. 6.*)

Il est donc de la plus haute importance que, tandis que les sujets sont pressés d'avancer dans la ferveur spirituelle, la supérieure, spécialement durant le temps des exercices spirituels et à la retraite du mois, réfléchisse sérieusement sur les devoirs de son office et corrige ce qui peut être défectueux.

Le but de ce petit livre est d'être comme un Vade mecum *pour vous rappeler les règles les plus importantes et les plus pratiques. Ces règles sont pour la plupart tirées du livre d'or* "Sur les qualités d'une bonne supérieure" *par Fr. Nicolas Lancicius, homme non moins remarquable par sa sainteté que par sa sagesse et son expérience.*

Puisse le Sacré-Cœur de Jésus répandre sur ce petit ouvrage la surabondance de sa grâce!

MANUEL PRATIQUE

Pour les supérieures des maisons religieuses

CHAPITRE I

L'ESPRIT DE PRIÈRE

Saint Ignace pose en principe que le plus essentiel devoir d'un supérieur est d'être homme de prière. En effet, qui ne sait que de nous-mêmes nous ne pouvons rien ; que nous ne pouvons pas même concevoir une bonne pensée qui soit profitable au salut, à moins que la grâce d'en haut ne soit versée sur nous ? Or, l'office de supérieure est, par-dessus toute autre chose, difficile et dangereux. Quelle prudence et quelle circonspection sont nécessaires à celle qui commande, même dans sa manière de commander ! Une démarche fausse ou irréfléchie est parfois suffisante

pour ruiner une communauté entière. Le sujet n'est responsable devant Dieu que pour n'avoir pas obéi, tandis que la supérieure est responsable non seulement pour l'ordre qui a été donné, mais pour toutes les conséquences qui s'ensuivent. Elle peut manquer par excès ou par défaut. Elle a besoin de recourir à Dieu, le Père des lumières, le suppliant de lui faire connaître ce qui est pour sa plus grande gloire et pour le bien des âmes. Sans la prière elle court le risque d'être conduite par l'amour-propre, le hasard ou l'opiniâtreté dans ses propres idées, à son détriment et à celui des autres. Un aveugle ne peut conduire sûrement d'autres personnes dans un chemin rempli de précipices ; il trébuchera à chaque pas et tombera. Chaque supérieure doit examiner soigneusement sa conduite à ce sujet et se demander : De quelle manière ai-je jusqu'ici gouverné la maison ? Comment ai-je donné mes ordres ? En

matières importantes, ai-je commencé par examiner la chose devant Dieu, me recommandant à lui, priant, ainsi que me l'enseigne l'Église, *afin de voir ce que je dois faire, et pour que j'aie la force de l'accomplir ?* (coll. dim. oct. de l'Épiphanie.)

Mais ce devoir de commander peut être regardé comme la moindre partie de l'office de la supérieure ; si elle se restreint à donner des ordres et à voir qu'ils soient exécutés, elle ne remplit que la moitié de ses devoirs. Son devoir principal est de diriger les âmes qui tendent à la perfection, de stimuler leur bonne volonté, d'aplanir les difficultés, d'être le soutien, le consolateur et le guide des chastes épouses de Jésus qui lui sont confiées par leur divin Époux, afin que ses desseins d'amour à leur égard puissent être accomplis. Comment une supérieure peut-elle réussir dans une entreprise si délicate, si difficile, toute dans l'ordre surnaturel, à moins qu'elle ne soit pleine

de Dieu et fervente en piété ? Personne ne peut donner ce qu'il n'a pas. Elle peut bien parler de choses spirituelles, mais les paroles sur ses lèvres seront celles d'une langue étrangère. Elle peut expliquer les devoirs, mais elle ne réussira pas à les rendre acceptables. Les paroles tomberont de ses lèvres, mais le cœur de ses auditeurs demeurera insensible. Il peut y avoir des défauts à corriger, des abus à déraciner, des obstacles à écarter, des difficultés à surmonter. Jésus-Christ nous a avertis que *sans lui nous ne pouvons rien faire.* (St-Jean, XV. 5.) Vous êtes un instrument, vous devez donc être unie à la main divine qui se sert de vous. Quelquefois vous essayez de faire beaucoup et vous n'arrivez à rien, pourquoi ? Parce que la bénédiction de Dieu manque. Vous voudriez tout faire vous-même, vous négligez la prière, et par suite, le secours divin vous fait défaut. Ajoutez à ceci le danger de la

dissipation, car la supérieure doit s'occuper d'œuvres variées ; le danger de l'agitation, du découragement, si la résistance ou la contradiction se rencontrent chez celles à qui on veut du bien ; et ensuite, dites si une supérieure n'a pas besoin, par-dessus toutes choses, d'être une femme de prière. Sainte Thérèse, écrivant à une supérieure, dit : "Le Seigneur m'a fait connaître qu'il vous manque ce qui fait le fondement de votre office, c'est-à-dire la piété, l'esprit de prière. Ainsi, quand la fondation est enlevée, tout l'édifice s'écroule, parce que le manque de piété apporte toujours le dégoût des choses de Dieu, le trouble dans l'âme, la lassitude de l'esprit, l'arrogance dans les paroles, un visage dur, sévère et inquiet. Aussi, vous ne vous inquiétez pas de gagner les âmes, vous n'en prenez aucun soin ; vous n'avez ni manières affables, ni charité, ni esprit religieux ; quelquefois même, à

peine du sens commun dans votre jugement sur ceux qui vous sont soumis." Priez donc, priez beaucoup pour vous-même et aussi pour vos sœurs. L'Église oblige les curés d'offrir le saint sacrifice de la messe chaque semaine pour leurs paroissiens. Elle enseigne par là que le devoir du pasteur est de prier pour son troupeau. Votre troupeau est la portion choisie du bercail du Christ ; vous êtes chargée des plus chères de ses brebis ; une fois la semaine au moins, offrez la sainte communion pour elles ; suppliez le divin Pasteur de les garder des embûches du démon, de les faire croître en vertu, de les remplir de grâces, de les enflammer de son amour, de les rendre saintes. La prière vaudra plus qu'aucun de vos efforts. Avec la prière, vous vous sentirez fortes de la force de Dieu ; vous pourrez dire avec saint Paul : *Je puis tout en Celui qui me fortifie.* (Phil. IV. 13.)

Par là, vous comprendrez combien grandes devraient être votre fidélité et votre ardeur à accomplir tous vos exercices spirituels. Ils sont les grands moyens de vous unir à Dieu. Faites-vous un strict devoir d'y donner tout le temps fixé par la règle, de ne vous en exempter jamais vous-même, sauf dans un cas urgent ou imprévu. Que la méditation tienne la première place dans ces exercices spirituels. Elle a pour vous un but spécial, car dans la méditation, Notre-Seigneur, par sa doctrine et ses exemples, vous enseigne vos devoirs, vous donne ses ordres accompagnés de sa grâce. Elle sera comme une fontaine d'eau courante dans votre âme, y versant de son abondance et de ses richesses. Faites aussi de grandes provisions par l'examen de votre conscience. Si c'est pour tous le moyen le plus efficace de purifier leur âme, pour vous, c'est un moyen plus indispensable

encore pour connaître tous vos manquements à vos devoirs : — manquements qui pourraient aisément faire tort à la Communauté entière, — et afin aussi que vous puissiez vous en repentir et y appliquer un remède approprié. Que Jésus dans le Saint Sacrement soit votre refuge assuré. Allez souvent à lui, ne fût-ce que pendant quelques minutes chaque fois. Dites-lui toutes vos difficultés, vos peines, parlez-lui de chacune de vos sœurs, demandez-lui la grâce de les aimer beaucoup, d'aimer spécialement celles qui peuvent vous inquiéter. Dites-lui avec une confiance filiale : O Jésus! Époux bien-aimé! vous m'avez imposé l'office de supérieure, ne m'abandonnez pas dans cette charge périlleuse, mais donnez-moi votre bon esprit afin qu'il soit avec moi, qu'il agisse avec moi et m'enseigne ce qui est agréable à vos yeux. Je me reconnais indigne du poste que j'occupe ; car je n'ai ni les lumières, ni la force, ni les vertus, ni les

talents qui me sont nécessaires. Mais moins je puis présumer de moi-même, plus je me repose et compte sur vous ; plus je mets ma confiance en votre secours. Inspirez-moi, éclairez-moi et dirigez-moi. Donnez-moi une profonde humilité qui ne me permette jamais de mépriser aucune de vos épouses ; un zèle à la fois pur, sérieux et discret pour maintenir l'observance religieuse ; mais par-dessus tout, donnez-moi une charité tendre, des manières bienveillantes, la douceur en parole et en action, pour attirer tout à vous et pour donner à tous le secours et le soulagement spirituel et temporel dont dont ils peuvent avoir besoin.

Ne vous séparez pas de Jésus sans implorer sa bénédiction et sans prier Notre-Dame, la Reine des Vierges, de couvrir toute la maison de son manteau maternel. Quel immense bien ces visites à Jésus et à Marie feront à votre âme!

CHAPITRE II

Le bon exemple

Après l'esprit de prière vient un autre devoir de la supérieure, celui de l'emporter sur toutes ses sœurs dans le bon exemple. Nous lisons de Jésus-Christ, dans l'Évangile, qu'*Il commença à faire et à enseigner*. Il nous montre d'abord par ses actions divines l'exemple qui doit être suivi, et nous laisse ensuite son céleste enseignement. Ainsi, après avoir lavé les pieds de ses apôtres, à la dernière Cène, il leur dit : *Je vous ai donné l'exemple, afin que comme vous m'avez vu faire, vous fassiez aussi.* (St Jean, XIII. 15.) Celle qui tient la place de Jésus et le représente devrait faire de même. Avant toute chose, gravez profondément dans votre esprit qu'en devenant supérieure, vous n'avez nullement cessé d'être une religieuse ; c'est-à-dire que vous êtes obligée

de tendre à la perfection par les divers moyens que la règle prescrit. Vous n'êtes donc pas plus dispensée de l'observance des règles que n'importe laquelle de vos sœurs. Vous pourriez vous dispenser impunément aux regards des hommes, mais non pas légitimement devant Dieu. C'est une sage maxime qu'une supérieure doit, avant de prendre une dispense pour elle-même, en avoir deux fois autant besoin qu'aucune des autres sœurs. Il serait étrange, en vérité, que celle qui est préposée pour maintenir la règle dans toute sa rigueur fût précisément celle qui la transgressât. Vous devriez plutôt, autant que possible, être la première à tous les exercices communs, à la chapelle, au réfectoire, à la récréation. Dussiez-vous même être au parloir, personne ne sera surpris ou offensé de vous entendre dire: "La cloche m'appelle ; je dois m'unir à la communauté."

Sainte Jeanne de Chantal conseillait aux supérieures de son Ordre de nettoyer elles-mêmes leur cellule et de la tenir en ordre, aussi longtemps que leurs forces le leur permettraient. Il ne serait pas déplacé que la supérieure remplît quelquefois des offices bas et humiliants, soit pour donner un exemple d'humilité, soit pour mettre en plus haute estime les sacrifices faits par celles qui remplissent journellement ces devoirs ardus. Vous n'êtes pas religieuse pour vous-même seulement ; le fait d'être la supérieure vous oblige d'imprimer l'esprit religieux dans les autres par votre exemple. Rappelez-vous que les sœurs ont des yeux de lynx pour voir tout ce que vous faites. Rien n'échappe à leur observation ; votre façon d'agir, vos paroles, votre conduite, votre tenue et votre manière de passer la récréation. Elles examinent vos habits, votre nourriture, votre chambre, vos meubles, vos livres et vos images. Les choses les

plus petites et les plus insignifiantes qui passeraient inaperçues chez les autres sont toutes remarquées en vous. Vous êtes comme un phare à la lumière duquel vos sœurs apprennent les devoirs qu'elles ont à accomplir et la voie qu'elles doivent suivre. L'exemple vaut cent fois plus que les paroles ; sans l'exemple, l'autorité aigrit les âmes, perd sa propre force et son prestige. En effet, de quelle autorité une supérieure exhorterait-elle ses sœurs à la pauvreté, si celles-ci la voient attentive à ne manquer de rien ? Comment pourrait-elle leur inculquer l'amour de la mortification, si elle-même s'accorde à tout propos des jouissances et des plaisirs ? Peut-elle prescrire le silence, l'assiduité et la ponctualité, quand elle s'autorise de sa position pour vivre à sa guise, usant de prétextes pour excuser ses irrégularités ? Peut-elle exiger l'obéissance quand elle-même se soustrait à l'autorité des supérieurs majeurs ou en fait l'objet

de ses critiques ? Quand elle se sent dominée par la jalousie et l'amour-propre, au point d'entrer en colère si les sujets recourent en toute liberté aux supérieurs majeurs ; de scruter le motif de leurs démarches ; de chercher même à connaître le contenu des lettres adressées par eux aux supérieurs, ou par les supérieurs aux sœurs ? Saint Ignace ne permet pas, dans ses constitutions, aux supérieurs immédiats de lire les lettres adressées par leurs sujets aux supérieurs majeurs, ni celles que les sujets reçoivent de leurs supérieurs. Il soutient que l'ouverture et la lecture de ces lettres ne peuvent se faire sans faute grave.

Que penserait-on de la supérieure qui refuserait ou qui montrerait de la répugnance ou du déplaisir à appeler le confesseur extraordinaire demandé, parmi ceux qui sont désignés pour entendre les confessions des religieuses ? Comment peut-elle être excusée de désobéissance aux

lois si graves publiées par la Sacrée Congrégation sur l'ordre du Souverain Pontife ? Sans doute, si de graves difficultés s'élevaient sur ce point, le devoir d'une supérieure serait d'exposer le cas aux autorités ecclésiastiques et de s'en rapporter à leur décision.

Il en serait de même de la supérieure qui, après les défenses formelles et explicites du Saint-Siège concernant le compte de conscience aux supérieures, l'exigerait encore de ses sujets ou laisserait voir du mécontentement contre ceux qui ne lui feraient pas spontanément cette manifestation. Avec de tels exemples sous les yeux, il est tout naturel que les sujets ressentent au moins dans leur cœur ce qu'ils n'osent dire verbalement à une telle supérieure : *Médecin, guéris-toi toi-même.*

Elle recommande fortement à ses sujets d'agir toujours avec esprit de foi, de voir Jésus lui-même dans la personne

des supérieurs. Mais si elle ne le manifeste pas dans sa personne, si en vérité, elle se montre aussi peu semblable à son Modèle, comment les pauvres sujets seront-ils jamais capables de le voir en elle? Jésus est doux et humble de cœur ; elle, hautaine et irritable. Jésus est le prince de la paix ; elle, impétueuse, portée à disputer, troublée à la moindre contradiction. Jésus est charitable envers tout le monde ; elle, pleine de partialité et de favoritisme. Jésus attire tout à lui par sa bénignité et sa douceur ; elle, froide, glace les cœurs comme la bise d'hiver par ses manières désagréables. Jésus passait en faisant le bien ; elle, si rigide, si prompte à refuser même un soulagement raisonnable, sans égard à la faiblesse corporelle ou à l'infirmité spirituelle qui en réclame le besoin. Jésus est prodigue d'amour pour les pécheurs ; elle, incapable de sympathie pour ses sœurs. Saint Paul dit aux Corinthiens : *Soyez mes imi-*

tateurs comme je le suis de Jésus-Christ. Pouvez-vous dire ces mêmes paroles à vos sœurs ? Et cependant, c'est là une obligation de votre charge dont vous rendrez compte à Dieu.

Mais prenez courage ; Dieu qui vous a placée dans cet office ne manquera pas de vous soutenir par des grâces proportionnées à vos besoins. S'il y a un avantage à exercer la charge de supérieure, il consiste uniquement en ceci : c'est que vous êtes placée dans l'heureuse nécessité d'être vertueuse et sainte. Soyez fidèle aux observances, et si la Communauté en avait besoin, elle se réformerait avant longtemps.

CHAPITRE III

La vigilance

La troisième qualité nécessaire à une supérieure pour qu'elle puisse satisfaire aux obligations de sa charge, c'est la vigilance. Si elle fait défaut, l'observance régulière disparaîtra bientôt de la Communauté ; son esprit religieux s'altérera et des désordres, dont la supérieure sera responsable et devant Dieu et devant les hommes, s'y introduiront. Le pasteur qui ne surveille pas son troupeau court grand risque d'en voir les brebis se disperser et tomber sous la dent du loup. Le pilote qui, sur une mer orageuse, abandonnerait le gouvernail de son navire, le verrait bientôt se briser sur les rochers. Le père qui ne veille pas sur la conduite de ses enfants est responsable de leurs écarts. L'officier qui, en temps de guerre, ne dirige pas le mouvement de ses soldats,

marche à une défaite certaine. L'histoire du siège de Malte nous en donne une leçon bien mémorable.

Les braves Chevaliers qui défendaient l'île avaient toujours vigoureusement repoussé les furieux assauts des Turcs. Il arriva qu'un soir, le capitaine du château de Saint-Elme, vaincu par la fatigue et le sommeil, s'endormit ; ses soldats suivirent bientôt son exemple. Les Turcs, profitant de l'inertie de leurs adversaires, apportèrent des échelles, prirent la ville d'assaut et passèrent tous ses vaillants défenseurs au fil de l'épée.

Saint Pierre nous exhorte aussi à la vigilance quand il dit : *Notre adversaire, le démon, rôde sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer.* Les maisons religieuses sont-elles à l'abri de ses attaques ? Loin de là. Le malin esprit multiplie ses pièges contre elles ; car, vaincre une vierge consacrée à Dieu, une épouse du Christ, est pour

lui un si grand triomphe qu'il ne compte jamais l'avoir acheté trop cher. C'est à la supérieure qu'il appartient de veiller à ce que la porte soit toujours fermée à l'ennemi.

Il faut qu'elle soit comme l'œil de Dieu, ne dormant jamais, mais veillant constamment sur toutes choses et sur chaque personne avec calme, douceur, sérénité et tendresse, pour éloigner les occasions de péché ou de relâchement ; pour prévoir et empêcher les désordres ; pour connaître exactement tout ce qui se fait dans la Communauté. Ne pas voir ou ne pas prendre la peine de voir, serait laisser toutes choses aller à la ruine.

La vigilance comprend la réflexion sur la manière dont les règles sont observées, principalement celles du silence et de la promptitude à obéir au moindre signe. Elle comprend encore la considération des devoirs qui appartiennent aux offices assignés à chacune. Sans être impérieuse

ni trop exigeante la supérieure doit régler d'un manière convenable, en temps et lieu, tout ce qui se présente. La vigilance lui découvrira les amitiés particulières et les antipathies qui seront combattues avec autant d'énergie que de douceur. Si une sœur est dans la peine ou l'affliction, la supérieure doit, habilement et avec tact, en apprendre la cause, lui ouvrir le cœur et la consoler. Si la santé de quelques-unes commence à s'affaiblir, qu'elle leur donne promptement les remèdes nécessaires. La supérieure doit encore veiller à ce que chaque sœur soit pourvue de tout ce dont elle peut avoir besoin en fait de nourriture, de vêtements, et de tout ce qui a rapport à son travail. Au lieu d'attendre qu'on lui fasse une demande formelle, qu'elle pourvoie aux nécessités de toutes les sœurs avec une sollicitude maternelle et une prévoyance affectueuse.

La vigilance doit aussi s'exercer sur tous les rapports avec les gens du monde, afin que leurs visites soient aussi rares que possible. Qu'il ne soit pas permis au confesseur de s'ingérer dans l'administration temporelle de la maison ou de ses affaires internes, ce qui conduit généralement à de grandes et nombreuses complications. Qu'aucun livre ni brochure qui ne conviennent pas à des religieuses ne soient tolérés dans le couvent, qu'on n'y admette ni ouvrage, ni même aucune personne ecclésiastique infectés d'erreurs modernistes. Au temps du Jansénisme, plusieurs communautés allèrent de cette façon à leur ruine. Les papiers enveloppant les paquets qui viennent du dehors peuvent quelquefois contenir des choses qui troublent l'imagination et enlèvent le repos de l'esprit. Les bons livres, ceux mêmes qui sont écrits par des saints, ne sont pas bons indifféremment pour toutes les sœurs.

Il y a ensuite la vigilance sur l'administration temporelle, la garde soigneuse de tout l'ameublement, l'ordre et la propreté de toute la maison, le service de l'église, la surveillance des serviteurs, enfin de tout ce qui concerne le bon fonctionnement d'une communauté. Comment réussir en tout cela? C'est un travail dont la seule pensée vous écrase. Mais ne craignez pas. Prenez les moyens nécessaires et vous réussirez plus facilement que vous ne vous l'imaginez.

Le premier moyen est suggéré par saint Ignace. Dans sa règle aux supérieurs de la Compagnie de Jésus, il leur ordonne outre la méditation ordinaire, de faire une heure de considération sur les devoirs de leur charge et sur la manière de s'en acquitter. Je ne dis pas que vous êtes obligée de passer une heure entière à cette considération, mais employez-y au moins un quart d'heure. Pour aucun prétexte, et quelque occupée que vous

soyez, n'omettez jamais ce quart d'heure. Le meilleur temps pour vous serait immédiatement après le déjeûner. Retirez-vous dans votre chambre ; et là, après vous être recommandée pieusement à Dieu, revoyez le nom de chacune de vos sœurs ; réfléchissez un instant sur elles, sur leurs divers offices ; et ensuite, sur les affaires dont vous aurez à vous occuper. Pour aider la mémoire, ayez un petit carnet dans lequel vous écrivez simplement ce qui doit être fait chaque jour. Cette considération est d'une utilité admirable pour régler ce qu'il y a à faire, aussi bien que pour économiser le temps.

Le second moyen est de ne pas vous surcharger d'obligations qui vous empêcheraient de vaquer comme vous le devriez à votre charge de supérieure, laquelle est très importante, et de laquelle dépend le bon ordre et le bon fonctionnement de la communauté. Ne vous faites pas illusion sur la prétendue incapacité de vos

sœurs. Laissez plutôt, ainsi que le conseille saint Ignace, une certaine liberté d'action à chacune, dans son propre emploi. Votre direction, ajoutée à leur expérience personnelle, contribuera à les rendre aptes à leurs devoirs. Vous avez à instruire, à régler, à prendre connaissance de tout, mais vous ne devez pas tout faire par vous-même. La tête ne doit pas faire ce que font les mains ; celle-là ordonne, tandis que celles-ci travaillent. Cette règle est de la plus grande importance, et doit être maintenue spécialement en ce qui regarde l'administration temporelle, laquelle demande beaucoup de temps et de réflexion. D'autant plus que si une de vos sœurs fait une erreur, vous pouvez la réparer, tandis que si vous faites une erreur vous-même, vous donnerez occasion à des critiques et à des murmures, et votre autorité en sera diminuée. La même chose peut être dite des relations avec les séculiers. Saint

François de Sales demande quelle partie de son temps une supérieure doit donner aux séculiers ? Et il répond : " Ce ne doit être que la douzième partie ; les onze autres parties doivent être employées au gouvernement de la maison." Quand la nécessité ou la charité obligent la supérieure de parler aux séculiers, elle ne doit pas s'abstenir de le faire ; en dehors de là, elle doit être aussi brève que possible avec eux. Ainsi, les sœurs n'auront pas sujet de se plaindre qu'elles ne trouvent jamais leur supérieure, ou que celle-ci ne pense pas à elles. Elles ne pourraient pas non plus se servir de tels prétextes pour excuser leurs infractions à la règle, ni pour donner ou recevoir des choses du dehors sans permission. La chambre de la supérieure doit être accessible à toutes ses sœurs ; qu'elle puisse là, et à toute heure, les recevoir avec bonté et sans montrer aucun signe de précipitation, écouter leurs inquiétudes, aplanir leurs

difficultés, les consoler dans leurs afflictions, sympathiser avec elles dans leurs faiblesses, les encourager dans la pratique des vertus, en un mot, remplir l'office de mère auprès d'elles. Saint François de Sales propose aux supérieures l'exemple de la poule qui ne gronde jamais, ni ne se fâche contre ses poussins quand ils accourent tous ensemble se cacher sous ses ailes ; mais au contraire, elle étend les ailes autant que possible pour les recevoir tous, et ainsi, avec patience et amour, elle les garde tous à l'abri et en sûreté.

CHAPITRE IV

La prudence

Que la prudence soit comme une sage conseillère à côté de la vigilance. Saint Augustin dit que la prudence, pour un supérieur, est même préférable à la sainteté ; car, dit-il, un saint n'est saint que pour lui-même, tandis qu'un supérieur prudent l'est pour le bien et l'avantage des autres. La prudence enseignera en premier lieu à distinguer la vigilance, qui est une vertu, de l'inquiétude, qui est une faiblesse. Soyez attentive et vigilante ; mais n'imitez pas ces supérieures timides, curieuses, soupçonneuses, qui prennent ombrage de tout, qui mettent des gardes pour surveiller, épier et rapporter les procédés des sœurs, comme si celles-ci étaient autant de détenues dans une prison. Une telle conduite met la discorde dans les communautés, et

devient facilement la cause des divisions, des aversions et des animosités. La vertu de prudence distingue dans la règle l'esprit qui vivifie, de la lettre qui tue. Elle peut négliger ce qui ne saurait être corrigé ; ne pas attacher trop d'importance à des bagatelles ; savoir modérer un zèle indiscret et indiquer comment on doit agir, non de la manière spéculativement la plus parfaite, mais d'une façon pratique. En s'efforçant d'atteindre le mieux, on manque le bien. C'est une chose excellente pour vous de viser haut dans la poursuite de votre propre perfection ; mais il peut bien n'être pas toujours sage, d'exiger imprudemment une perfection trop haute dans la direction de vos sœurs. Les saints ont toujours été sévères pour eux-mêmes et indulgents pour les autres. De leurs enseignements et de leurs exemples, vous pouvez apprendre les règles de prudence qui suivent :

Tenez compte du caractère, des inclinations et des aptitudes dans la distribution des offices afin de savoir quelle somme de travail peut être facilement supportée, ou ce qui dépasserait les forces physiques et morales.

Disposez les choses de manière qu'aucune sœur ne soit accablée de fatigue, mais que chacune ait le temps voulu pour faire en paix ses exercices spirituels, pour prendre le repos nécessaire et la récréation, afin qu'elle puisse conserver ses forces pour la gloire de Dieu.

Montrez de l'estime pour les sœurs, excusez leurs manquements, louez le bien qu'elles font.

Ne vous attendez pas d'accomplir en un jour ce qui demanderait des mois, ou même des années. Saint François de Sales disait avec un sourire qu'il était tout-puissant, parce que, d'un côté, il ne voulait que ce que le Seigneur voulait ; et

que, de l'autre, il n'exigeait jamais des hommes, plus que ce que leur faiblesse leur permettait de faire.

Soyez sur vos gardes contre les rapports ; écoutez-les froidement, et, avant de les croire, passez vous-même au tamis les choses qui vous sont dites, les examinant sans préjugé. Il arrive souvent que la moitié de la moitié seulement peut être digne de croyance.

N'agissez jamais avec précipitation ni au hasard quand vous vous sentez inquiète ; ne donnez pas d'ordres si vous êtes de mauvaise humeur ; n'entrez jamais en discussion avec des paroles et des gestes de mécontentement. Tout cela excite le mépris, diminue l'autorité et enlève l'affection due à la supérieure. Saint François de Sales avait l'habitude de dire : " Nous avons fait un pacte inviolable, ma langue et moi : aussi longtemps que mon cœur sera troublé, ma langue ne pronon-

cera aucune parole ; quand mon cœur ne ressentira plus aucun mouvement de colère, alors ma langue pourra dire tout ce qu'elle voudra.."

Gardez toujours le secret des choses qui vous ont été confiées, soit des fautes de vos sœurs ou des affaires de leur familles, soit des lettres qu'elles envoient ou qu'elles reçoivent, ou enfin de tout ce qui pourrait causer de la peine si c'était connu.

Ne vous fiez pas trop à votre propre jugement ; mais demandez volontiers l'opinion des autres, particulièrement de vos conseillères ou des plus parfaites, et adoptez leurs avis quand c'est possible. Ceci empêchera les murmures et il en résultera une plus entière soumission à vos ordres.

Dans les choses plus importantes, consultez vos supérieurs majeurs, afin d'affermir votre propre autorité.

Ne faites pas trop facilement de changements, ni n'introduisez de nouvelles coutumes de votre chef. Quand vous avez pris une détermination, exécutez-la avec fermeté, sans vous laisser gagner ou influencer par le respect humain.

Ne vous laissez pas abattre par les contrariétés ou les adversités, sachant qu'elles sont les marques ordinaires des œuvres de Dieu.

Selon la maxime de saint Ignace, travaillez comme si tout dépendait de vous, et comptez sur Dieu comme si tout dépendait de lui seul. Ne perdez pas non plus courage ni patience si vous ne réussissez pas à contenter tout le monde.

Un autre devoir de la supérieure qui requiert la plus grande prudence, c'est celui de la correction. Le vénérable Lancicius donne les règles suivantes :

Ne condamnez jamais aucune personne sans l'avoir entendue.

Ne reprenez pas trop souvent, ni pour

des bagatelles, et jamais dans un état d'agitation ou de colère.

Choisissez le moment le plus favorable pour la correction, donnant à celle qui a commis une faute le temps de rentrer en elle-même et de se calmer.

Ne donnez pas de pénitence à l'heure du souper, ce qui pourrait empêcher le repos de la nuit ou troubler la joie de la préparation à la communion. Si la sœur qui doit être punie n'est pas bien portante, attendez que sa santé soit rétablie avant de lui imposer une pénitence.

En corrigeant, prenez en co lération l'âge, le caractère et l'office de la personne.

Évitez soigneusement toute parole amère et impérieuse. Ceci s'applique également lorsque vous devez agir avec celles qui sont tentées ou qui sont scrupuleuses.

Après la correction, montrez clairement que vous n'en voulez pas à la personne

qui a été avertie. Quand vous vous séparez d'elle, faites-le avec la plus grande cordialité.

Laissez voir que vous avez du regret, qu'un devoir de conscience vous oblige d'imposer une pénitence.

Traitez avec la plus grande bonté celle qui reconnaît sa faute.

Ne montrez jamais que vous vous souvenez d'une faute qui a été suivie d'amendement.

Ne parlez pas à d'autres de la correction que vous avez jugé bon de faire. Mettez-vous à la place de la coupable, et dites-vous à vous-même: "Si j'avais ses dispositions et que je fusse dans les mêmes circonstances, comment voudrais-je raisonnablement être traitée?" Ceci n'est que l'application pratique de l'avertissement de Notre-Seigneur : *Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aussi pour eux.* (S. Mathieu, VII. 12.)

CHAPITRE V

La charité

La charité est la partie principale du bon gouvernement. Par conséquent, elle est, de toutes les vertus, celle qu'une bonne supérieure doit s'appliquer le plus à pratiquer. Sans la charité, le reste chancelle, perd de son efficacité et n'atteint aucun bon résultat. Vous êtes convaincue, sans doute, des raisons générales de l'excellence de la nécessité et des avantages de cette reine des vertus. Maintenant, considérez attentivement les raisons spéciales que vous avez, comme supérieure, de la pratiquer.

1° Le titre de mère que vous portez. Vous remplacez, par office, la mère que vos filles spirituelles ont quittée pour l'amour de Jésus-Christ, croyant qu'elles trouveraient en vous une seconde mère. Il n'y a que cette différence entre l'amour

d'une mère selon la chair, qui est un amour naturel et l'amour d'une mère selon l'esprit, qui est inspiré par la grâce divine. Cet amour spirituel doit donc être non seulement plus fort mais plus parfait que l'amour naturel, autant que la grâce est plus parfaite que la nature ; c'est là par conséquent votre devoir essentiel. Vous devez vous faire un point de conscience de ne pas témoigner moins de tendresse et de sollicitude à vos sœurs, quelles que soient leurs qualités personnelles, que leur mère selon la nature ne leur en témoignerait.

2° La noblesse de vos filles. Elles ne sont pas nées esclaves. De leur propre volonté et de leur choix, elles vous ont mise à la place de leur propre mère. Elles sont les filles bien-aimées de Dieu, qui est un Dieu d'une bonté et d'une miséricorde infinies. Elles sont la partie la plus précieuse du troupeau du Christ. Il en a fait ses épouses. Si vous étiez

chargée de la fille d'un grand monarque destinée un jour à monter sur le trône, avec quelle sollicitude, avec quel respect et avec quelle considération ne la traiteriez-vous pas ? Ranimez votre foi et sachez que vos sœurs sont même plus dignes de considération que la fille d'un roi.

3° Le poste que vous occupez. Si Jésus-Christ indique la charité comme la marque distinctive de ses disciples, avec quelle perfection doit-elle pratiquer la charité celle qui, par son office, représente Jésus-Christ et tient sa place. Si vous n'avez pas de charité, pouvez-vous espérer entendre de sa bouche d'autres paroles que celles-ci : *En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas ?* Je ne vous reconnais pas pour ma représentante, parce que vous n'avez pas le caractère de mes disciples. Votre lampe n'est pas remplie de l'huile de la charité, vous ne pouvez être comptée qu'au nombre des vierges folles.

4° Jésus déclare dans son Évangile que son joug est doux et son fardeau léger. C'est à vous, supérieure, à le rendre tel. Malheur à vous si, en manquant de charité, vous rendez dur et insupportable ce joug qui devrait être, selon sa divine promesse, léger et facile à porter. Vous blesseriez Jésus à la prunelle de l'œil, l'affligeant en ce qu'il a de plus cher.

5° Le jugement que vous devez subir et qui roulera surtout sur la charité que vous aurez exercée envers les autres, ainsi que nous l'apprend l'Évangile. Notre-Seigneur, décrivant le jugement qu'il portera sur nous, ne fait mention que des actes de miséricorde envers le prochain. Qui est plus votre prochain que vos sœurs ? Il est écrit, par le doigt de Dieu, que ceux qui sont sans miséricorde pour les autres seront aussi jugés sans miséricorde, ce qui doit nous faire trembler.

McMASTER UNIVERSITY LIBRARY

6° Les mérites que vous acquérez dans la pratique parfaite de la charité, car elle ne demande rien moins que l'empire parfait sur vous-même, et une victoire constante sur vos passions. Il est bien aisé d'être emporté par impétuosité, d'écouter l'amour-propre toujours impatient à la moindre contradiction : ce sont des arts qui s'apprennent facilement et sans maître. L'école de Jésus-Christ est tout opposée : *Faites-vous mes disciples*, nous dit-il, *parce que je suis doux et humble de cœur*. La douceur et l'humilité sont les fleurs qui mûrissent le fruit de la divine charité.

7° C'est le moyen le plus sûr de vous faire obéir avec promptitude et avec plaisir. Rien ne résiste à une âme douce et humble, tandis que rien de bon ne s'obtient par un esprit colère et impérieux. Il est vrai qu'on pourra vous obéir, mais ce sera à contre-cœur. On découvrira mille difficultés dans vos ordres, mille

excuses pour ne pas les exécuter. Malgré les efforts de chacune pour se vaincre elle-même, les sœurs seront dégoûtées et tristes, soupirant après le jour où la supérieure sera changée. Ce qui est fait avec mauvaise volonté ne vaut rien. Celui qui travaille par crainte le fait avec nonchalance et sans fruit ; il ne manque pas de secouer le joug à la première occasion. Ceux qui gouvernent avec amour, douceur et bonté, sont aimés et désirés de tous ; chacun évite avec soin de leur donner le moindre déplaisir.

Dans un de ses sermons, saint Bernard dit qu'il est impossible de bien gouverner, sans que la douceur soit le principe et la règle du gouvernement. Il emploie la manière la plus expressive pour communiquer cette vérité à ses auditeurs quand il dit : " Comme il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, ainsi, il est impossible de plaire aux hommes sans la douceur. " Et il cite sa propre expérience. Étant

encore jeune abbé, son zèle actif et fervent l'inclinait trop du côté de la rigueur, de sorte qu'il était craint de tous et fui du plus grand nombre. Aussitôt qu'il s'en aperçut, il en demanda humblement pardon, changea ses manières sévères, et, par une bonté paternelle, s'attacha si fortement le cœur de ses moines, qu'il en gouverna sept cents avec facilité et succès. En outre, le sens commun tout seul suffit à le prouver. Demandez à qui vous voudrez ce qu'il préfère, la douceur ou la rigueur ? Sans hésiter, tous iront vers la douceur et tourneront le dos à la sévérité.

La plus grande difficulté que vous éprouverez à vous pénétrer vous-même de cette aimable bonté se présentera quand il y aura dans la maison des personnes obstinées, frivoles, emportées ou hystériques, qui semblent prendre avantage de votre bonté pour devenir plus insolentes et plus importunes. Alors, réfléchissez que le Sei-

gneur vous les a confiées pour les rendre meilleures. Souvenez-vous de la bienveillance de Jésus envers la Samaritaine. Considérez aussi que si une brebis tombe et se casse une jambe, le pasteur ne frappe pas la pauvre bête et ne se met pas en devoir de lui casser les autres jambes. Au contraire, il la relève et verse du baume sur sa blessure, l'enveloppe soigneusement et fait tout ce qu'il peut pour la guérir. Vous imaginez-vous rendre un service agréable au bon Dieu quand vous traitez durement sa petite brebis qu'il vous a donnée à garder et à conduire, parce qu'il avait confiance en vous ? Celles qui s'égarent peuvent être amenées au repentir par une réprimande douce ; elles ne rentreront jamais en elles-mêmes si la supérieure est dure ou amère.

Une bonne supérieure doit être animée de l'esprit de Jésus-Christ. Il a semblé aimer les pécheurs même plus que les justes, disant qu'il n'était pas venu pour

ceux qui se portent bien, mais pour les malades, et que les anges de Dieu se réjouissent dans le ciel pour les pécheurs repentants.

"Pour ma part," déclare saint François de Sales, "je préfère compatir aux infirmités des autres, plutôt que de manquer à la charité et à la patience par trop de zèle." Et, écrivant à une supérieure, il dit : "Soyez très tendre pour les imparfaites ; car une âme pécheresse peut atteindre à une grande sainteté si elle est aidée avec bonté, et c'est votre devoir d'aider les imparfaites. La supérieure n'est pas tant pour celles qui sont fortes que pour les faibles." Quand même vous ne réussiriez pas à guérir une âme coupable, quelle consolation n'éprouverez-vous pas de pouvoir dire : "J'ai fait ce que le Seigneur m'a commandé, et ce qu'il fit lui-même envers la Samaritaine ; je me suis conduite comme une bonne mère."

Le vénérable Lancicius place devant vous deux miroirs, dans lesquels vous pouvez voir la pratique de deux modes de gouvernement.

Premier miroir, le gouvernement rigoureux :

L'attention à faire sentir votre autorité, plutôt qu'à la rendre douce et modérée ; les paroles sèches et tranchantes, l'usage de termes despotiques tels que : Je vous ordonne ; je veux qu'il en soit ainsi, ne répliquez pas ; il suffit que telle soit ma volonté ; répondre brusquement sans prendre le temps de réfléchir ; couper la parole à celle qui parle, avant d'avoir entendu la moitié de ce qu'elle a à dire ; refuser d'entendre aucune de ses raisons ; parler sèchement et d'une façon péremptoire, avec un air sévère ou une politesse affectée, trahissant un manque de sincérité ; agir avec partialité ; refuser à quelques-unes ce que vous accordez à d'autres ; donner des permissions de mau-

vaise grâce, rendant ainsi même un bienfait pénible et désagréable ; faire un mystère de chaque chose ; tenir secrètes des choses qu'il ferait plaisir de savoir et qui pourraient être connues ; ne pas prendre part à ces conversations aimables et innocentes qui réjouissent l'esprit et maintiennent la charité ; ne pas accéder à une demande raisonnable, traitant de simple caprice ou de folle sensibilité les maux qui vous sont confiés ; même si la chose est imaginaire, n'est-elle pas souvent en elle-même une souffrance ; rester indifférente quand on vous dit qu'une sœur est fatiguée ou triste ; ne pas vouloir appeler le médecin ou donner les remèdes prescrits ; faire attention à tout ce qu'on mange à table, se plaindre d'une trop grande dépense.

Toutes ces choses sont contraires à la confiance en Dieu et à la charité. Elles sont plus que suffisantes pour vous enlever l'affection de vos sœurs, et leur

donner un juste sujet de vous accuser de mesquinerie.

Laisser passer toute une journée sans aller visiter les malades. La supérieure doit être persuadée qu'aucune visite aux malades n'a autant de valeur que la sienne. Il ne suffit pas, non plus, pour vous excuser, de dire que l'infirmière accomplit ce qui est nécessaire en prenant soin des malades, et que vous avez tant d'autres occupations. C'est le premier et le plus important de vos devoirs. Une mère n'agirait pas autrement avec son enfant malade.

Une des tentations les plus fréquentes et qui rend la vie religieuse amère, c'est précisément l'aversion pour les supérieures. Un pareil gouvernement verserait de l'huile sur le feu. Un acte indélicat suffit quelquefois pour infliger une blessure tellement profonde dans le cœur, qu'il ne faut rien moins qu'un miracle pour la guérir.

Le second miroir montre l'autre côté du tableau et contient toutes les marques d'un gouvernement selon Dieu :

Dans tous les ordres donnés et les décisions prises, que votre autorité soit sentie le moins possible.

Conduisez-vous envers toutes les sœurs de telle sorte que, en partageant leurs joies et leurs peines, chacune puisse sentir qu'elle est personnellement et sincèrement aimée et estimée.

Que votre physionomie soit toujours calme, ouverte et souriante, afin que vous puissiez approcher des cœurs comme un ange de paix. Soyez alors la première à saluer vos sœurs avec affection. Si quelqu'une est obligée de s'éloigner pour remplir un office, trouvez une raison de la visiter souvent, pour vous enquérir de sa santé, lui demander si elle a besoin de quelque chose, si elle aime son emploi. Montrez-lui de l'estime et de la bonté,

quelque désagréable que puisse être son caractère.

Encouragez-les toutes, les soutenant, les soulageant, ne demandant pas plus que ce qu'elles peuvent faire. Écoutez volontiers leurs excuses, et cédez facilement à des raisons justes.

Épargnez à vos sœurs tous les ennuis qu'il vous est possible de leur épargner, et adoucissez ceux qui ne peuvent être évités. Même quand ces peines sont imaginaires ou exagérées, adoucissez-les autant qu'il est en votre pouvoir, et accordez plus qu'il n'est strictement nécessaire. Selon saint François de Sales, il vaut mieux être trompé en faisant le bien, que d'attrister et d'affliger quelqu'un par crainte d'être trompé. Supposé que la personne abusât de votre bonté, il est très possible qu'elle ferait mille fois pis si elle était traitée durement.

Accordez tout ce qui ne blesse pas

votre conscience ou ne trouble pas la discipline religieuse ; faites-le volontiers et de bonne grâce. Si, comme il arrive quelquefois, vous êtes obligée de refuser une faveur, faites-le de telle sorte que la sœur puisse s'apercevoir que vous regrettez de ne pouvoir vous rendre à sa demande, et tout en l'encourageant à la patience, exprimez votre bonne volonté d'accéder à ses désirs en une autre occasion.

Ayez un cœur de mère pour vos sœurs ; soyez tendre et expansive ; soyez toujours bonne et sympathique ; soyez généreuse, leur accordant de petites faveurs, des surprises, et procurez-leur un délassement et un repos raisonnables. Gagnez leur confiance par des manières douces et affables ; soyez patiente en les accueillant et les écoutant toutes, malgré les ennuis que quelques-unes peuvent vous causer. Enfin, faites-vous toute à tous dans le Seigneur, sans aucune différence ni favoristime.

Soyez spécialement tendre et charitable envers les malades, et prenez un soin affectueux des sœurs converses qui sont aussi les épouses bien-aimées de Jésus. Veillez à ce qu'elles aient tout le temps voulu pour leurs exercices spirituels ; qu'elles soient instruites dans la doctrine chrétienne et sur les obligations de leurs vœux. Veillez à ce que leur travail ne soit pas trop onéreux.

Assistez à la récréation afin qu'elle se passe religieusement et qu'elle soit un vrai délassement, aussi bien qu'un exercice de charité fraternelle. Sainte Thérèse, informée qu'une supérieure exigeait que les récréations fussent très sérieuses, l'en reprit ainsi : " Nous, femmes, ne sommes-nous pas assez folles par nature, sans le devenir aussi par la grâce ? " Durant la récréation, elle-même riait de bon cœur et prenait part aux amusements innocents, même quand elle s'y sentait moins inclinée, et qu'elle était plus accablée par les affaires.

Ne mettez pas l'économie au-dessus de tout, et ne vous montrez point dure envers les marchands et les ouvriers. Les dépenses pour la chapelle et les aumônes aux pauvres doivent être faites libéralement ; la nourriture de la communauté doit être toujours de bonne qualité, saine et abondante. Pour résumer en un mot : Que le doux Cœur de Jésus, tendre, aimant et généreux, soit toujours devant vos yeux comme un modèle que vous puissiez imiter fidèlement et amoureusement !

CHAPITRE VI

La fermeté

De tout ce qui a été dit, il ne résulte nullement que votre indulgente tolérance doive être aveugle et pusillanime.

Quand il s'agit d'une question qui concerne la gloire de Dieu et le bon ordre de la maison, vous devez alors vous armer d'une sainte hardiesse, conseiller, corriger, punir, et, par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, vous opposer résolument à tout désordre ou scandale.

Si, par respect humain ou timidité, vous laissez aller les choses, il en résultera un désordre général. Ne serez-vous pas responsable de ce désordre que vous auriez pu et auriez dû empêcher? Notre aimable Sauveur nous dit dans l'Évangile: *Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis, tandis que le mercenaire fuit à l'approche du loup*

et abandonne les brebis. Sur ces paroles, saint Augustin dit que " non seulement celui-là est mercenaire qui s'enfuit et abandonne les brebis au danger, mais mercenaire est aussi celui qui, pour des motifs humains et par la crainte de s'exposer à l'ennui et à la persécution des méchants, garde le silence quand sa conscience et le bien des âmes l'obligent de parler." *Toi, par ton silence,* dit le saint docteur, *tu as fui ; ta lâcheté d'âme a été la cause de ta fuite ; tu étais présent de corps, mais en esprit tu as fui.* Et saint Ephrem dit : *La négligence des pasteurs fait la joie des loups.*

Si, à raison de votre nonchalance, la règle est violée impunément, la pratique de la pauvreté amoindrie, le silence constamment rompu, le parloir devenu un endroit de réunion générale, s'il se forme des partis qui divisent, qui rendra compte de tout ceci à Dieu, sinon vous, choisie

précisément pour maintenir l'observance régulière et augmenter la ferveur ?

Vos sœurs ont des défauts, ce n'est pas surprenant. Si elles ne sont pas parfaites, elles sont néanmoins tenues de tendre à la perfection, et c'est votre devoir de les aider à extirper tout ce qui pourrait les empêcher d'avancer dans la vertu. La supérieure molle, faible, court le risque de tout gâter. Le bon esprit une fois perdu dans la Communauté, quel effort ne faudra-t-il pas pour le rétablir et ranimer la ferveur ? Vous vous trouverez bientôt dans un nid de guêpes ; car c'est folie de croire que vous pourrez vous faire aimer en cédant à une nature bonasse qui endure et permet tout. Vous serez plutôt méprisée, et toute estime pour vous sera perdue.

Soyez polie et bienveillante pour toutes, mais en même temps sachez vous faire respecter et obéir. Unissez la douceur à

la fermeté. Sainte Thérèse a fait de ses couvents autant d'écoles des plus héroïques vertus, et toutes ses sœurs couraient avec une générosité merveilleuse dans le chemin de la perfection, ayant plutôt besoin d'être retenues que stimulées. C'est qu'elle obtenait tout par amour.

La vraie douceur ne consiste pas à atténuer les défauts, mais plutôt à travailler sans relâche à les corriger. Ce qu'un zèle erroné essaierait de faire par les menaces et la rigueur, la vraie charité l'obtiendrait aisément par la douceur et la bonté. Tels sont les moyens de rendre votre gouvernement efficacement suave et suavement efficace.

Nombreux et graves sont vos devoirs, ô supérieure ! mais pensez aussi combien votre couronne sera belle au ciel, si vous les accomplissez avec fidélité.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 5

INTRODUCTION 7

CHAPITRES

I. — L'ESPRIT DE PRIÈRE 11

II. — LE BON EXEMPLE 20

III. — LA VIGILANCE 28

IV. — LA PRUDENCE 38

V. — LA CHARITÉ 46

VI. — LA FERMETÉ 63